

# PAULETTE EST UNE INGRATE

Virginie Paradiso

Éditions ThoT  
Roman



Virginie Paradiso est née en 1965. Petite dernière, élevée par sa grande sœur et ses frères dans la mouvance des années pop, elle est bercée par les Beatles et les Rolling Stones. Virginie est une boule à facettes, passionnée de voyages, de musique, de cinéma, de karaté et de cuisine. Profiter du meilleur de la vie est son credo, faire le clown une inclination. Si l'écriture est très vite le fil conducteur de ses rêves, le rire et l'enthousiasme en sont les batteries. Après de longues années d'études (et de plaisirs...) à Nanterre en Littérature, Économie et Droit, elle entre dans la vie professionnelle sans quitter le monde onirique grâce au dessin animé : elle s'occupe, en France, de *Pokémon* et des *Tortues Ninja* (entre autres...). Elle ne délaisse pas pour autant l'écriture et publie un recueil de poésies, *Acte de Foi*, en 2008. *Paulette est une ingrante* est son premier roman.



*Tout n'est pas vrai. Tout est vraisemblable.*



## PROLOGUE

— Tu voudrais qu'ils clabotent en se grattant la lune ? C'est une image Paulette, tu plaisantes j'espère...

\*\*\*

— Coucou ma Clochette, tu es là ? J'ai besoin de ton aide. Allez Clochette, réponds-moi, c'est ton job... Je sais, je suis ton boulet, ta pomme Paulette, ton cas désespéré. J'ai une petite idée dont je voudrais te parler. Sans toi, je n'y arriverai pas. Réveille-toi...

— *Zzz zzzzut* Paulette.

— Tu boudes ? Tu as un tas de raisons, je l'admets... Je ne suis ni fidèle, ni conciliante, encore moins attentionnée. J'en ai fait qu'à ma tête. Tu m'en veux ? Pardonne-moi encore une fois. J'essaye d'être une bonne fille, tu sais. Je n'y parviens toujours pas. Mais connaître ses limites c'est déjà bien non ?

— Qu'est-ce que tu veux chameau de gosse ? Je savoure l'heure du snooze, un bon sommeil paradoxal où se mélangent zénitude et plénitude. Enfin, j'oublie ma servitude quelques minutes. La quiétude totale !

Clochette est ma muse. Elle ronchonne mais ne me laisse pas tomber. Je lui sonne les grelots et lui tire l'oreille à n'importe quelle heure du jour et de la nuit. Avec un gros soupir, elle finit par me répondre avec douceur, patience, objectivité et dérision.

Non, je ne suis pas schizophrène. Clochette est mon équilibre, ma bonne conscience, mon Jiminy Cricket. J'aime la regarder se reposer sur son lit de coton. Elle dort avec un sourire de bienheureuse, juste vêtue d'une mini robe en taffetas lavande. Elle a la joliesse et le charme d'une sirène, avec des ailes graciles et des étoiles dans sa chevelure ondulée.

— J'ai une idée du tonnerre Clochette. Mais sans la présence de ma muse chérie, c'est se lancer dans la bouillabaisse sans les poissons de roche, ou peine perdue si tu préfères.

— Tu veux devenir Chef ? Tous aux abris et au régime ! Les recettes, pour toi, c'est comme un énoncé de probabilités avec remise pour un billard chinois. Apprends déjà ce que signifie clarifier, mijoter, réduire, écumer, faire un lit, mouiller, barder, déglacer... Après on en parle.

— Meuh non, pas Chef... Écrivain.

— N'emploie pas de grand mot Paulette. Gratte-papier colle plus à ce que tu produis. Tu ne fais que noircir du papier avec un mouchoir humecté de larmes et de morve dans les mains, tout en espérant que chougner par écrit t'apporte la reconnaissance.

C'est vrai que j'ai griffonné en pleurnichant sur mon pauvre sort, ou en riant de me voir pleurnicher sur ledit pauvre sort. Aujourd'hui, j'ai choisi la dignité productive. Je consomme l'écriture comme une médecine douce. Un défi aussi. Devenir une loque en jogging de nylon, les cheveux persillés et filasse, les doigts jaunis par la nicotine, les lèvres teintées par le rouge aigre, c'est inacceptable.

Le respect de soi est un credo. Je suis une ingrante digne. Et soigner mon statut d'ingrante est une exigence de tous les jours, un rôle à tenir. J'y mets tout mon cœur.



— Non, je ne cherche pas la reconnaissance : l'écriture est un besoin, comme une araignée qui t'a piqué le creux poplité et ça te démange du feu de dieu.

— Et comment comptes-tu t'y prendre super Paulette ? Tu ne sais pas te servir correctement d'un Mac : tu t'énerves avec les majuscules et les minuscules, les accents circonflexes, et je ne te parle même pas du pavé numérique !

Clochette a absolument raison. Je revendique cette nullité technique générationnelle.

À l'école, j'ai appris la couture, les points de croix, les nids d'abeille, l'art de la table et du bien recevoir, savoir séduire en uniforme. Le cours de technologie nous apprendait à dessiner des cubes cassés en perspective.

Je dois donc me familiariser à la va-comme-je-te-pousse avec l'ordinateur, le web, le smartphone – encore un bidule de plus dans le sac à main – à communiquer par SMS comme les ados.

— Et surtout Paulette cacahouète, as-tu songé un instant à ton impatience, ton manque de concentration ? Quand tu écris, tu te lèves toutes les deux minutes : tu coupes le son de la radio pendant la pub, tu ouvres dix fois la porte du frigo d'un air désespéré – non le chocolat n'est pas au frais – tu vides le lave-vaisselle, mets le linge à sécher, mixes la soupe, fais rentrer minou, et tu bois une gorgée de coca zéro à la bouteille, bien sûr. Puis tu files te balader parce que tu as mal à ton popotin à rester plantée sur ta chaise. Enfin, tu rentres, tu passes par la salle de bains pour badigeonner de baume tes lèvres que tu as mordues, et tu analyses précisément la croissance de ton bouton sur ton nez. Pense d'ailleurs à acheter de l'anticernes, tu clignotes !

C'est vrai que je me lève le matin avec une liste de devoirs à faire. Une habitude prise en classe. Une exigence quotidienne bien féminine. Et si j'accomplis plus de tâches que celles indiquées sur ma liste, alors je ressens une grande satisfaction.

Comme dit la maîtresse, il faut prendre l'habitude de vous avancer dans votre travail, mes enfants.

Et comme toutes les femmes – les hommes n'ont pas cette faculté –, j'arrive à penser et à faire plusieurs choses en même temps. Faire l'amour par exemple, et se demander comment resserrer la branche de mes lunettes avec le petit tournevis, alors que j'ai les lunettes dans les mains et que je ne vois pas la fente de la vis.

— Clochette, je te promets de l'organisation et de la méthode, une gestion rigoureuse du rituel de ma dispersion. Mais j'ai besoin de ton discernement pour toute la mélasse que j'ai dans la cervelle. Donne-moi un fil conducteur, télécharge-moi un pare-feu, installe-moi une jauge antidébordement dans mes neurones et un disjoncteur si je pète un fusible. Sélectionne dans ma carte mémoire des données qui ne soient ni sournoises ni ennuyeuses. Apporte-moi de la tendresse quand je suis grognon, du courage quand je suis vidée. Et des MaronSui's, Clochette chérie adorée de mon cœur.

— Aide-toi, le ciel t'aidera Paulette.

## I. UN POISSON ROUGE POUR BLUE BABY

Papilou, mon père, est revenu des États-Unis avec une poupée nommée Virginie pour ma grande sœur Sylvette. La petite fille qui manquait à la maison. Il n'en voulait pas d'une vraie, avec déjà trois gloutons à nourrir, Sylvette, René, et Louis.

À la maison, il y a des jouets partout : c'est les 24 heures du Mans dans le couloir. On entend le doux bruit des cris, et la bonne qui hurle après les garnements. On a aussi le privilège d'avoir la directrice du collège des garçons, qui appelle pendant l'heure du dîner pour être certaine de joindre le chef de famille.

Louis est encore collé, il a montré ses fesses au prof de maths. C'est ce jour-là qu'il a étrenné le cuir de la ceinture paternelle. Moumine, ma maman, par crainte de représailles, ne peut s'opposer à cette méthode et soigne les marques. Pour mon frère, s'asseoir sera douloureux un ou deux jours.

Il fallait donc un miracle pour que j'existe. Le miracle eut lieu avec le voyage de mon père, son retour semant la confusion sur la feuille de température. Super zut ! J'ai dû me tromper, a soupiré Moumine. Une petite tricherie sans conséquence...

Le 13 février, Moumine et Papilou débarquent en fin d'après-

midi à la clinique du Belvédère à Boulogne. Les contractions reviennent toutes les vingt minutes.

— Il faut patienter, informe la sage-femme un peu embarrassée, le docteur est en rendez-vous extérieur.

Dans ces circonstances, la patience de Papilou est au niveau zéro. Il n'ignore pas que le Doc est un amateur de soirée cigare-poker.

— Qu'est-ce qu'il fout ? Il est où ? Il arrive quand ?

Papilou pointe deux bazookas bleus vers la pauvre dame qui rétrécit d'un mètre derrière son comptoir.

— Gardez votre calme monsieur, je vous en prie, je vais soulager votre femme en attendant son arrivée.

Un costaud en blouse blanche s'approche de Moumine, la piqûre en l'air. Ma mère bénéficie alors d'un super cocktail anesthésiant, soporifique et planant : le grand vol de l'éléphant bleu léger comme de l'éther.

En fin de soirée, Doc se pointe. Il embaume le couloir de vapeurs whisky et de cigare froid. Vu sa grise mine, il a perdu.

— Mais tout va bien cher monsieur, je suis à vous, suivez-moi au bloc avec votre bulldozer, car les travaux ont commencé...

— Nous avons une très jolie petite fille ma chérie, s'étrangle Papilou, mais elle est toute bleue, elle ne respire pas. Le barbiturique est passé dans le sang du bébé.

Papilou s'énerve vite. Diplômé de l'école vétérinaire de Maisons-Alfort et de l'Institut Pasteur à vingt-deux ans, il ne supporte pas les incompetents. Il exprime sa colère sans retenue :

— Allez pousse-toi connard, donne-moi ma fille ! Va cuver ailleurs !

L'agneau désarticulé passe dans les bras du vétérinaire, plus habitué à décoincer les pattes repliées du poulain, à réanimer le veau né derrière les barbelés, et à extraire le chevreau mort dans le ventre de sa mère.

Papilou me tient par les pieds. Suspendue dans le vide, il me donne une claque sur les fesses.

... Pas de réaction. Les poumons sont collés.

— Allez, bébé bleu, crie, ouvre tes poumons, respire.

Pan, une autre claque plus énergique.

... Toujours ce silence interminable. Le silence de l'agneau.

Il sait qu'il n'a pas beaucoup de temps. Une minute au plus pour me sauver. Il garde son sang-froid, fait mine de contrôler son anxiété. Là, il faut y aller, c'est la dernière chance.

Papilou me flanque une méga fessée, prompte à soulever l'indignation des associations de la protection de l'enfance.

— Aaaaaahhhhhhhrrrgggg, tu m'as fait mal, Clochette vient à mon secours !

Enfin ce cri tant espéré. Viens ma petite fille, viens sécher tes larmes sur l'épaule de ton Papilou. Respire doucement... Ton souffle, c'est la mélodie du bonheur. Crie de ta voix de petit chat. Pleure sur mon épaule, mouche-toi sur mon épaulette... ma Paulette.

Et voilà, d'où vient mon nom ridicule à souhait, une sonorité de première guerre mondiale, alors que les Beatles sont à l'Olympia.

Tu m'as sauvée avec une fessée carabinée Papilou. Ce ne sera sûrement pas la dernière raclée.

Je ne devais pas être là. Pour faire passer la pilule, j'ai décidé d'être la poupée joviale, charmeuse et désopilante de toute la famille.

Le berceau est installé directement dans la chambre rose de Sylvette, la chambre des filles. J'ai eu une petite maman de dix ans. Près d'elle, la poupée respire doucement. Si le temps sourd et impatient s'est écoulé, demeure encore mon lit rose en fer forgé.

\*\*\*

Justement, parlons un peu de mon lit... un grand lit d'enfant repeint grossièrement en rose malabar avec des arceaux en fer forgé, suffisamment tordus et rapprochés pour que l'enfant ne puisse pas passer. Oui, mais j'ai remarqué que celui près de ma tête est mal soudé au cadre... Voici enfin la mission du siècle, *La Grande Évasion*, le tunnel à la petite cuillère. Steve McQueen est de retour, Paulette aussi.

Il m'a fallu des heures, des mois de siestes à rester éveillée pour tirer, pousser de toutes mes forces, tordre le métal et rompre la soudure. Puis j'ai agrandi l'ouverture afin de passer par ce trou de souris. Une réussite exemplaire.

Un mercredi, alors que les frères et ma sœur sont à l'école, je reste à la maison sous la garde de la bonne portugaise, nommée Ida Lina, joli minois, fausse blonde de son état avec racines charbon, sourcils et duvet également.

Sachez que pour m'initier à la littérature française, Sylvette me lit régulièrement *Les Malheurs de Sophie* de la Comtesse de Ségur. En voici une héroïne me dis-je, un modèle de compétition à imiter. L'heure est à mon émancipation comme la petite demoiselle.

Il ne me reste plus qu'à suivre le mode d'emploi indiqué. Je choisis donc une belle bêtise, bien méchante et irrémédiable : les poissons rouges cuisinés.

Il ne peut y avoir de meilleur choix, puisqu'est posé sur notre commode à foutoir, le bocal avec les deux poissons rouges de Sylvette, Jojo et Bubulle, impossible à distinguer l'un de l'autre selon moi. Cuisinés, découpés en tranches vivants, recouverts de gros sel, voici une initiation digne d'une Paulette en devenir. Je décide d'y ajouter une touche d'originalité. Les deux poissons ne bénéficieront pas du même traitement. L'élève dépassera le maître.

Enfin sonne l'heure de la sieste... le moment idéal pour exécuter mon plan de génie. Pour une fois, je ne ronchonne pas, ouh elle est très fatiguée Paulette. Oui je vais faire un gros et long dodo... Plus de bruit dans la maison, plus personne non plus d'ailleurs, puisque la bonne en profite pour monter dans sa chambre se reposer. Je ne suis pas censée pouvoir sortir de mon lit.

C'est ignorer les pouvoirs magiques de Super Paulette. Et Clochette n'est pas là non plus, youpi ! La voie est libre.

En petite culotte et maillot de corps rose rayé Petit Bateau dernier cri, je pousse l'arceau, me glisse hors du lit en me dandinant comme une chenille pour ne pas m'accrocher. Et hop, un roulé-boulé sur le tapis à fleurs bleues qui amortit la chute.

Je traîne la petite chaise derrière mon bureau jusqu'à la commode sans bruit. De toute façon il n'y a personne, mais on n'est jamais trop prudent : une initiation doit s'accomplir dans les règles de l'art avec discrétion, rapidité et contrôle.

Je monte sur la chaise. Je regarde les poissons comme les chats siamois dans la Belle et le Clochard. J'en saisis un comme je peux, et je referme mes petites mains. Ooh, c'est gluant, mouillé et ça gigote !

Pour descendre avec le monstre dans les mains sans tomber, comment faire ?

Je m'accroupis doucement et m'assois délicatement sur la chaise. Je pose un pied par terre, puis deux, et hop debout.

— Petit poisson, je ne te veux pas de mal. Je comprends que tu en aies ras le bol de tournicoter dans ce bocal. Tu as besoin de plus de place.

Je me dirige vers la porte... Super zut elle est fermée. Je m'approche avec le petit poisson agité qui me chatouille les doigts. Je tente d'abaisser la poignée avec mon coude, juchée sur la pointe des pieds. Trop petite, je suis toujours trop petite.

— Tu ne bouges pas, je ne t'abandonne pas poisson chéri.  
Je te pose juste une minute sur le tapis le temps d'ouvrir la porte. Sois sage.

Voilà, c'est ouvert, tout va bien. Je reprends mon trésor et lui chante une petite chanson adaptée par mes soins en son honneur.

*Je l'attrape par la queue, je la montre à ces messieurs, ces messieurs me disent, trempez-le dans l'huile, trempez-le dans l'eau, il deviendra un poissonnet tout chaud.*

Ti-clop, ti-clop-ti-clop, je trotte dans le couloir. Ooh quelle bravoure mademoiselle ! Tout ça me donne une envie de pipi. Vite, un arrêt aux cabinets d'abord.

— Pas facile de baisser ma culotte avec toi dis-donc.

Je monte, sans les mains s'il vous plaît sur les WC, serre le poisson dans une seule main pour... zip zip le malin s'échappe entre mes jambes. Plouf !

— Ooh ben tu es tombé dans la cuvette ! Ah tu voulais plus d'espace encore, une grande rivière pour toi tout seul ? Alors parce que tu es gentil, l'eau ne sera pas transparente, mais de la couleur du soleil, tu verras c'est plus joli...

— Hum... ayé. Tu vois nous sommes soulagés tous les deux, bon voyage petit poisson. À toi la liberté.

Et je tire la chasse d'eau. Ça, c'est fait.

Allez, dépêche-toi Paulette. Occupe-toi du deuxième poisson, avant que la bonne ne revienne. Mais cette fois-ci, plus de porte fermée et plus d'envie de pipi.

J'attrape le second poisson. Je le dépose dans l'armoire rouge de mes Barbies, et le tasse dans le petit tiroir avec les chaussures et les sacs des poupées mannequin.

— Rentre là-dedans. Attends-moi deux minutes, je reviens. Et ne mange rien.